Le Quintette Dramatique

ANDROMAQUE

par Paul Toupin

C'est une entreprise fort difficile que de monter Racine. C'est aussi une initiative dont il faut remercier quelque droit. Monsieur Jean Doat s'est bien acquitté de sa périlleuse réalisation. Nous n'avons jamais mis en doute le sérieux de ce metteur en scène. Qu'il faille encourager ce quintette, c'est indiscutable. Qu'il faille le discuter, c'est aussi indiscutable. Le choix d'une pièce de Racine ne m'a pas semblé heureux. Racine reste le plus dépouillé des tragiques français et peut-être n'existe-t-il pas de tragiques plus pur que lui. Mais le dépouiller de décors, de costumes, n'est-ce pas le dépouiller "trop" et ainsi le dénaturer ? Puisque le quintette se propose de donner le goût du théâtre à ceux qui ne l'ont pas, ou aux jeunes qui peuvent l'acquérir, quelle sera la réaction des ignares et des jeunes ? Il n'est que de se rajeunir de vingt ans pour se mettre à la place de quelqu'un qui aurait vu Andromaque pour la première fois. Je ne crois pas que ce quintette l'eut tellement "initié" à Racine ou au théâtre. Racine est le plus difficile des dramaturges parce qu'il est celui qui fait le moins d'effets . . . Rien n'est baroque chez lui. La beauté du vers, la ligne de sa composition dramatique, ses caractères qui empruntent à leur psychologie, cette austérité voluptueuse du texte, sa musicalité, son intensité, tout cela n'est pas propre à en faire un initiateur au théâtre. Les grosses farces (souvent plates) de Molière le sont davantage, qui ne visent qu'à l'effet et dont le comique rend chacun fraternel à chacun, même si chacun se moque de chacun. Tout cela, M. Jean Doat le sait mieux que moi. Aussi je m'étonne qu'il ait songé à Racine pour faire débuter son quintette. Il y a presque tout Marivaux, toute une partie de Musset qui attendent, avec impatience, d'être lus comme l'a été Racine. Mais ce n'est là, après tout, qu'un point de vue personnel. Et j'imagine bien que sa rentrée au pays, monsieur Jean Doat la voulait en beauté. Avec Racine, il ne pouvait mieux choisir. Racine sera toujours Racine (Je suis de ceux dont Sainte-Beuve a écrit que Racine leur suffit) un sommet de perfection autant de poésie que de tragédie.

Andromaque comme presque toutes les tragédies de Racine est remplie d'amour, de haine, de fureur. Jamais le doux Racine n'est doux. Si j'en avais le temps et le loisir, j'écrirais un long papier sur le réalisme du coeur — tout opposé au réalisme de situations qui a fait croire à la génération du french cancan jusqu'à Bataille qu'être réaliste, c'était être sans noblesse, vulgaire, commun, etc.

Le vieux Claudel, qui m'ennuie maintenant, que je ne peux même pas relire — Dieu sait que j'aimais autrefois Tête d'Or et l'Annonce faite à Marie — a nettoyé la scène française de toutes les maîtresses blondes ou brunes et qui n'avaient d'odeur que celle de leurs parfums.

Pour en revenir à Andromaque, disons que le quintette l'a fort bien lue. Félicitons Ginette Letondal pour ses deux derniers actes dans le rôle d'Hermione. Elle avait le feu qu'il fallait. Et aussi ce je ne sais quoi d'aveuglement passionné que l'amour inspire. L'interprétation d'Andromaque ne m'a pas semblé précise. La comédienne qui remplissait ce rôle est une fort belle personne, qui a toute la dignité exigée du personnage. Mais elle m'a paru un peu endormie et, comme j'ai l'oreille dure, beaucoup de pieds manquaient à ses alexandrins. Monsieur Norbert dans le rôle d'Oreste a atteint aux plus grands accents tragiques. Mais son embonpoint a nui considérablement à ce que sa colère, sa furie possédaient de juste. Le plus bel interprète fut Gilles Pelletier. Voilà un comédien dont le talent progresse sans cesse. Il a dit les vers de Racine avec une grande intelligence du texte, beaucoup de nuances de voix, d'attitude. Dans le rôle de Pyrrhus, il fut noble, souverain. C'est à lui que revient la palme de ce qui n'était peut-être pas du théâtre, mais de ce qui était plus qu'une lecture .

Paul TOUPIN

UNE SAISON DE VRAIE PEINTURE

par François Bourgogne

Un nouveau vent souffle cette saison sur notre ville. On a l'impression d'avoir franchi une ligne de partage des eaux. Le temps du mépris est arrivé. Du mépris et méfiance pour ce qui n'étant pas de l'art a la prétention de l'être. Le public n'est plus à plaindre d'être tenu dans l'ignorance des véritables travaux dons l'ensemble forme ce que l'on peut appeler "l'art vivants". On ne peut plus l'excuser dans son indifférence à nos jeunes peintres, jeunes en âge et art. La peinture des Borduas, Leduc, Mousseau, Bellefleur et autres peintres que la saison donnera à tous l'occasion de connaître ne soulève plus l'opposition acharnée que de quelques désertteurs d'un autre âge et de gens souffrant d'un manque morbide de sensibilité.

Mais si les forces de la réaction se sont désagrégées, l'on se trouve maintenant devant un ennemi beaucoup plus difficile à combattre, c'est-à-dire l'inertie.

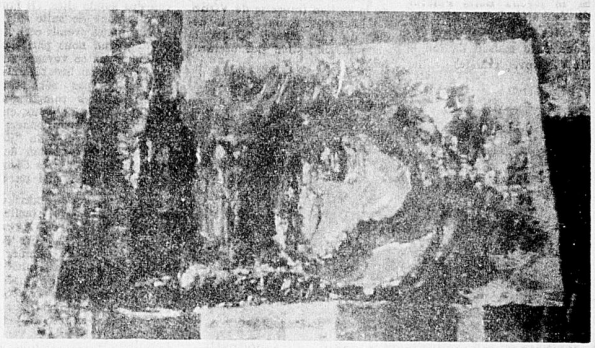
Ces peintres dont le travail créateur et la sincérité a fini par vaincre les résistances de la méfiance et de la timidité chez tous ceux dont l'opposition pouvait porter à conséquence ont par ce même travail fait de Montréal un des foyers d'art du monde. Ceux que l'inertie tient rivés à des fauteuils pour leur permettre d'absorber des soporifiques qui les empêchent inévitablement de rendre active leur culture, leurs ressources personnelles, ce sont ceux-là qui empêchent notre foyer d'art de devenir un incendie, et qui font que nos vrais peintres doivent se résoudre à être des artistes extra-sociaux.

Le Musée tend cette année à devenir, comme il se doit, dans une ville où l'inertie de la population n'encourage pas les risques financiers, un des hauts-lieux de l'art vivant. Actuellement l'on peut y voir des oeuvres de Léon Bellefleur et de Anne Kahane, deux "indépendants", dans dix jours ce sera au tour de Gérard Tremblay, poète de la ligne, puis en décembre Jean-Paul Jérôme montrera à quoi ont abouti des années de travail, et en février Ajoutons à cela les expositions de Borduas et de Mousseau à la l'exposition "Surrationnels 55" fin d'octobre, de Leduc en avril, les nombreuses expositions qui se préparent pour l'Echourie: après Gissen, Blair, Champagne, etc., et les expositions chez Tranquille, toujours bonnes pour nous lancer sur deux ou trois pistes, et probablement une exposition d'un nouveau groupe de jeunes peintres qui provoquera des débats nouveaux en matière de peinture et d'expression.

Mais alors si après une telle saison l'enthousiasme du public n'a pas été suffisamment fouetté pour permettre à quelques peintres au moins de devenir socialement et économiquement des peintres, alors ceux-ci seraient justifiés de lancer un mouvement séparatiste — que sais-je, de refuser à jamais de montrer leurs oeuvres à la foule badaudante bonne tout juste à lier devant un appareil de télévision où se déroulerait un Variety show américain interminable.

JEAN BELLEFLEUR

La lente transformation de l'univers de Léon Bellefleur a quelque chose de très vital. Ce peintre qui nous montrait il n'y a que quelques années des phantasmes pâgeant sur la nuit, dénotant un extrême effort de mise au point par une conscience visionnaire, voici qu'il semble avoir plongé en pleine vie. Ses tableaux se sont resserrés, chaque élément de superficie est devenu quelque chose qui nous parle directement. Et si tantôt l'on peut errer à l'aventure à travers des méandres multicolores, à d'autres moments l'on est saisi par la rigueur et la clarté de ces tableaux. L'introduction d'un nouvel élément, un mince filet noir formant cloison sans être asservi à des formes préexistantes, consolide l'oeuvre et lui accorde une dimension plastique encore insoupçonnée. Serait-ce là que Bellefleur a voulu faire l'union entre la liberté que lui permet le noir et le blanc et le prestige dangereux de la couleur et de tous les artifices qu'elle permet ? L'abandon des formes sculptées, travaillées en trompe l'oeil, pour une matière qui semble respirer lumineusement dans un espace qui est celui même se situant entre notre oeil et le tableau, voilà la principale découverte réalisée par Léon Bellefleur depuis une année, découverte où s'implique cependant toute son oeuvre précédente.



Une toile qui attire beaucoup l'attention à l'exposition actuellement en cours à la librairie Tranquille est cette "Nature morte" de Louis Belile. Ce jeune peintre est l'un d'un groupe qui a été révélé au public grâce à l'institution des expositions collectives régulières à la librairie Tranquille. Belile est un peintre dont on aura l'occasion de reparler, le nom deviendra familier au public.

LES DISQUES

Le charmant Kreisler

De Rachmaninoff à Bach, en passant par Debussy et Tchaikovski, Fritz Kreisler se promène avec la virtuosité que l'on sait (Victor-LCT-1142). Certaines pièces furent enregistrées il y a presque 30 ans. On les écoute avec plus de curiosité que de plaisir musical. Le charme de Kreisler est d'une légendaire facilité. Reste l'indéniable perfection de son jeu, ce qui suffit à rendre très intéressant le concerto qu'il a "composé" d'après Paganini. Etrange que les endisquements datant de 1922 soient meilleurs malgré leur sécheresse que ceux faits en 1938. Bon présent de Noël, pour les musiciens de 12 à 13 ans!

Chez Franco

Amparo Iturbi, soeur du célèbre José, joue avec finesse des pages de compositeurs espagnols (Victor-LM-1788). On y trouve les clichés habituels de la musique de ce pays. Granados, Albeniz, Turina, Cuesta et Infante sont ici réunis, mais non pas dans ce qu'ils ont écrit de meilleur; dommage qu'il n'y ait pas quelques extraits de la suite Iberia de Albeniz, oeuvre très remarquable. Ce sont là, évidemment, des oeuvres mineures, et des compositeurs mineurs, mais mademoiselle Iturbi est une excellente pianiste, et la gravure est sans reproche. Ce que l'on appelle "un disque d'atmosphère".

Un récital allemand

Tout autre est ce merveilleux enregistrement de chansons allemandes par Flagstad avec Gerald Moore au piano (Victor LM-1070). Je ne saurais trop le recommander. Il y a ici des chansons de J.S. Bach qui sont admirables: Ecoutez VERGISS MEIN NICHT et KOMM, SUSSER TOD. La grande cantatrice y est à son meilleur et en donne une interprétation bouleversante. La voix est très fidèlement captée, et l'accompagnement de Gerald Moore est parfait. Un disque à posséder.

Un magnifique Andante de Mozart

J'en dirais autant du microsillon LHMV: 1067 (Victor) n'était la présence de l'inévitable concerto Grieg. Moura Lympany est la pianiste et y joue, en plus du Grieg, le concerto no. 2 en do de Mozart dont l'andante est un des plus beaux que j'ai entendu. Presque romantique déjà, et d'une pureté que seul ce maître possède, ce mouvement, vaut à lui seul le disque au complet, et mademoiselle Lympany le joue avec raffinement. Herbert Menges dirige l'Orchestre Philharmonique adéquatement. Le Grieg est accompagné par l'Orchestre Symphonique de Londres, dirigé par Rudolph Schwarz.

L'AIGUILLEUR

LE MALAISE DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE

par Serge GARANT

Il semble bien que le fossé s'élargisse de plus en plus entre le compositeur et le mélomane. Ce problème est un des plus discuté dans le monde musical d'aujourd'hui et on le pose d'habitude assez mal. On l'on blâme le compositeur qui, dit-on, oublie les plus "saines traditions" et écrit de la musique trop compliquée, "désagréable" à l'oreille, ou le public est sévèrement fustigé pour sa paresse. On oublie comme par enchantement que l'interprète est le lien entre les deux et que le coupable c'est plutôt lui que ces deux malheureux qu'il est supposé servir. Le compositeur n'est après tout qu'un scribe plus ou moins prétencieux penché sur du papier rayé et s'essayant de son mieux à résoudre les difficiles problèmes que pose la musique d'aujourd'hui. Quand il a trouvé son langage, quand de peine et de misère, au milieu de mille préoccupations qui le harassent — car il doit "en plus" gagner son pain — il a réussi une oeuvre qu'il estime valable, il ose s'adresser à l'interprète. Celui-ci condescend à examiner l'oeuvre. Hélas, le naïf compositeur n'a pas cru que tout était dit; il a écrit quelque chose de neuf. L'interprète a vite fait de lui apprendre son fait: il ne peut jouer cela, c'est exagéré et beaucoup trop compliqué. Pourquoi plutôt n'a-t-il pas écrit une oeuvre dans le style de X ou Y . . . Ça au moins, ça a du nerf et ça se tient. Et pour rassurer son étoile qu'il voyait déjà se ternir, l'interprète se hâte de jouer un concerto de Rachmaninoff (c'est un peu pompier mais, n'est-ce pas, ça "sonne"). Et le public qui n'a rien su du danger qu'il venait de frôler, se délecte encore une fois à l'audition d'une oeuvre qu'il connait bien.

On me dira que j'exagère, que le cas est extrême. A savoir: je me souviens d'une audition des "Trois Petites Liturgies de la Présence Divine" de Messiaen, devant des étudiants canadiens à Paris. Plusieurs avaient été très choqués par cette oeuvre. Donnez-là au public, et je suis convaincu qu'elle lui plaît. J'en veux pour preuve ce concert de musique contemporaine au Conservatoire, en mai dernier, où Messiaen et Boulez furent si chaleureusement applaudis, qu'un critique — désemparé par un succès qu'il n'escomptait guère — a cru devoir trouver des raisons pour expliquer un enthousiasme aussi tempestif.

Bien sûr, il serait présomptueux de croire qu'un concert Webern puisse faire salle comble quand le public ignore à peu près complètement ce nom. Mais il continuera longtemps de l'ignorer, et ceux de Varèse, de Messiaen, de Schoenberg, de Berg et des quelques autres vrais créateurs de ce temps, si les interprètes refusent de se pencher sur des oeuvres, difficiles peut-être, mais à coup sûr plus valables que celles des compositeurs "galants, à la mode".

Aussi bien, peut-être la faute n'est-elle pas seulement à l'interprète, mais aussi à ceux qui le forment. Combien de nos pianistes, par exemple, finissent leurs études avec de beaux diplômes et une connaissance de la littérature pianistique qui s'arrête à Debussy! Si bien qu'ils s'imaginent avoir affaire à un illuminé si on leur parle d'un concerto de Shoenberg. Je ne prétends pas que le professeur de piano doive faire de l'analyse musicale avec ses élèves. Ce n'est pas son rôle, évidemment. Mais on pourrait, il me semble, avoir des classes de musique contemporaine dans nos institutions, avec obligation, pour aspirants-diplômés, d'y assister.

De sorte que l'interprète aurait l'esprit plus ouvert aux oeuvres nouvelles et pourrait à son tour aider à la formation d'un public avisé. Mais rien de pis qu'un musicien qui parle de musique contemporaine quand il ne la connait pas. Son petit bagage de connaissances techniques lui permettant de faucher d'un coup, devant des mélomanes, des oeuvres et des auteurs auxquels il ne comprend goutte. J'ai entendu des réflexions sur Webern, Boulez et Messiaen que je n'oserais écrire ici, mais que je conserve précieusement, tellement elles sont sangrenues. Quand des musiciens professionnels se permettent un tel laisser-aller, qu'attendre du public?

L'auditeur moyen est d'habitude, plein de bonne volonté. Il est prêt à écouter ce que des musiciens sérieux voudront lui faire entendre. Mais avant de le convaincre de la beauté du concerto de Berg, il faudrait que le violoniste croit à la supériorité de ce concerto sur celui de Mendelshon. Toute la question est là.

PROJETS

Annie Cordy: Au Lido, en octobre, manger le microsillon en nougat qui lui sera offert à l'occasion de la sortie de son 250,000ème disque. Cet hiver, tourner dans "Paris-Canaille", le film que s'apprêtent à signer Pierre MacOrlan, France Roche et Léo Ferré.

Georges Brassens: L'Olympia, Bobino et les Trois Baudets à la rentré. Puis (peut-être), faire son entrée dans le monde du cinéma. Plusieurs scénario lui ont été proposés, dont — un relatant sa propre vie. Indécis, Georges Brassens a déclaré: "J'aimerais écrire moi-même un scénario".

Annet Badel, directeur du Théâtre du Vieux Colombier et des deux Clubs du même nom — celui de Saint-Germain des Prés, et celui de Juan-les-Pins: retrouver les deux millions qui lui ont été volés dans le bureau de sa villa pendant que Patachou chantait au Viex-Colombier.

THEATRE-CLUB

Le THEATRE-CLUB, sous la direction de Monique Lepage et de Jacques Létourneau reprendra sa prochaine saison de théâtre le 27 octobre à l'Auditorium D'ARCY McGEE, 229, avenue des Pins ouest. Le répertoire de cette nouvelle saison sera composé de QUATRE SPECTACLES: une reprise et trois créations.

Conformément à sa formule, le THEATRE-CLUB ne présentera encore cette année que des oeuvres plus ou moins récentes d'auteurs contemporains. La première pièce à l'affiche sera VIRAGE DANGEREUX du célèbre dramaturge anglais J.-B. Priestley. Cette pièce a déjà connu de longues carrières aussi bien à Londres qu'à Paris et devrait également passionner le public montréalais.

Pour la première partie de la saison, le D'ARCY McGEE n'étant disponible que le MERCREDI et le SAMEDI de chaque semaine, VIRAGE DANGEREUX y sera donné ces DEUX JOURS seulement durant la dernière semaine d'octobre et tout le mois de novembre. D'ici le mois de janvier, ce sera donc la formule des MERCREDIS et SAMEDIS du THEATRE-CLUB.

La distribution de VIRAGE DANGEREUX sera complétée et annoncée d'ici quelques jours.

La seconde partie de la saison sera marquée d'une reprise impatiemment attendue de la très amusante comédie de Troyat, SEBASTIEN. Au début de MARS, le THEATRE-CLUB donnera LA RESURRECTION DES CORPS du poète et romancier bien connu Loys Masson et, en AVRIL, un des plus grands succès de comédie enregistrés à Paris ces dernières années, LE COMPLEXE DE PHILEMON de Jean-Bernard Luc.

La variété et l'actualité de ce répertoire, la qualité des oeuvres proposées promettent de belles soirées aux amateurs de théâtre qui devraient se presser toujours de plus en plus nombreux à D'ARCY McGEE. Les billets pour VIRAGE DANGEREUX seront mis en ven-

Francis Carco: Achever à Nice une convalescence bien commencée, profiter de ce séjour sur la Côte d'Azur pour retrouver les souvenirs qui feront l'objet d'un nouveau livre: "Mémoires d'une autre vie", et regagner Paris pour la mise en répétitions dans un théâtre parisien, de la pièce que Frédéric Dard a tirée de: "Un homme traqué".

ANNE KAHANE AU MUSÉE

La galerie Agnès Lefort nous avait l'an dernier présenté le sculpteur Anne Kahane. L'on pourrait croire qu'il s'agit d'une toute autre artiste en visitant l'exposition des travaux récents de Mlle Kahane actuellement en montre à la galerie XII du Musée des Beaux-Arts. Alors qu'elle travaillait surtout dans le métal en plaques, voici qu'elle a transposé ses recherches spatiales de plans dans une matière dense, le bois. S'inspirant parfois de Moore ou de Picasso, et plus souvent de la sculpture populaire de nos ancêtres ou même de l'imagerie contemporaine, Mlle Kahane a poussé la logique de son audace jusqu'à employer les couleurs les plus vives et les plus fraîches. On voit ci-haut une de ses figures les plus remarquées, une "Commère".

F. B.